

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul.	45
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul.	45
Aux deux publications réunies.	80
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix ci-dessus.	
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion.	25
Dix lignes et au-dessous, première insertion.	35
Au-dessus par ligne.	45
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)	

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

LE PÈRE LACORDAIRE.

Après dix ans d'efforts pour concevoir le véritable rôle de la philosophie dans l'Eglise; après des agitations d'esprit dont j'aperçois à peine la suite tant le flot a succédé de fois au flot, tant l'orage a troublé l'orage, où suis-je arrivé ?

Lacordaire, 1834. *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais.*

La guerre est entre la foi et la raison.

Lacordaire, 1833. *Lettre sur le Saint-Siège.*

Il y avait au collège de Dijon, en 1819, un rhétoricien tout à fait hors ligne et considéré comme l'élève le plus remarquable que le collège eût jamais possédé. A la fin de sa rhétorique, indépendamment des prix ordinaires, monopolisés par lui, on crut devoir lui adjuger encore, vu sa grande supériorité, un prix extraordinaire. Il reçut, je crois, à ce titre, une collection de médaille des rois de France; et cette distinction, jusque-là inouïe, le plaça naturellement plus haut dans l'opinion de ses condisciples, dont il était le héros et l'ornement officiel dans toutes les occasions solennelles.

Sous le rapport du caractère, il était assez habituellement doux et tranquille. « Je le vois encore, me disait l'autre jour un de ses anciens camarades, passant ses récréations à faire des bagues de crin. » Mais, à la moindre occasion, le feu latent de cette organisation ardente apparaissait tout à coup à la surface; une taquinerie de maître d'étude, ou tout autre incident de ce genre, suffisait pour transformer le pacifique écolier en un véritable démon, et alors, d'un coup de tête, en un moment, il détruisait la sagesse d'un mois.

Un jour, pour je ne sais quelle faute d'indiscipline, l'illustre Dominicain fut conjointement avec un respectable magistrat qui me transmet ces détails, condamné au pain sec. On arrive au réfectoire; le dernier des condamnés se résigne humblement à s'aller planter contre le mur pour subir sa peine; quant au moine futur, il se tourne vers le censeur et lui dit: « Je n'irai là que traîné par quatre gendarmes.—Eh bien, allez en prison, répond le censeur.—A la bonne heure, réplique l'écolier, c'est à ma taille; » et, traversant fièrement le réfectoire, il gagne la prison. Un autre jour, il y eut un conflit entre les anciens et les nouveaux; deux champions furent chargés de vider la querelle, l'un, aujourd'hui officier distingué du génie, et l'autre, le révérend Père Lacordaire; ils se battirent avec acharnement, et, sans l'intervention des deux armées, la France compterait un brave officier ou un célèbre prédicateur de moins.

En ce qui concerne la direction de ses idées, la tournure particulière de son intelligence, le jeune homme ne faisait guère pressentir sa destinée future; car c'était un écolier esprit fort,

nourri de Voltaire, Diderot, Helvétius, etc., etc., n'allant même pas jusqu'à la profession de foi du *Vicaire savoyard*, taquinant sans cesse l'aumônier, et toujours prêt à décocher contre la religion des arguments tirés de l'arsenal philosophique du XVIIIe siècle.

Henri Lacordaire avait pourtant sucé avec le lait des principes chrétiens. Né, en 1801 ou 1802, d'une famille honorable, dans un petit bourg du département de la Côte-d'Or, où son père, qu'il perdit de très-bonne heure, exerçait l'état de médecin, il avait été élevé par une mère pieuse et tendre, par une autre Monique, dont la principale sollicitude fut de déposer et de cultiver le germe de la foi dans l'esprit et le cœur de cet autre Augustin (1). Plus tard, après sa conversion, M. Lacordaire accusa l'Université d'avoir étouffé les préceptes maternels en lui faisant respirer le doute avec l'air. Je ne prétends pas défendre l'Université; cependant il est certain qu'à cette époque le régime des collèges différait peu, sous le rapport religieux, du régime des séminaires; professeur, censeur, professeurs étaient presque tous des prêtres; peut-être même serait-il plus exact d'attribuer l'esprit généralement hostile de la jeunesse d'alors à la manière dont on s'y prenait pour s'emparer d'elle.

Quoi qu'il en soit, les dispositions voltairiennes du futur Dominicain se développèrent bien davantage encore au sortir des bancs. Tandis qu'il suivait avec beaucoup de succès ses cours de droit à la Faculté de Dijon, il faisait partie d'une Société littéraire, dite de l'*Etude*, où l'on s'exerçait à la parole sur toutes sortes de questions; et les membres de cette Société se souvenaient encore que toute thèse tant soit peu catholique trouvait toujours, dans le jeune Lacordaire, un éloquent et impétueux adversaire (2).

Après avoir terminé son droit, il se rendit à Paris; il y travailla dix-huit mois chez un avocat à la Cour de cassation, et il avait déjà débüté avec distinction au barreau comme stagiaire, lorsqu'en 1824 ses anciens camarades de Dijon apprirent tout à coup qu'il se préparait à entrer au séminaire de Saint-Sulpice. La nouvelle semblait si étonnante que personne n'y ajoutait foi; il paraît même que sa mère ignorait cette détermination, tant elle avait été promise. Cependant le fait ne tarda pas à se confirmer, et devint bientôt le sujet des conversations de toute la ville. Quelle révolution s'était donc accomplie dans l'âme du jeune sceptique pour qu'il passât si rapidement de l'incrédulité la plus complète à une croyance aussi décisive? M. Lacordaire nous a dit lui-même ce qu'il nomme les *causes logiques* de sa conversion. Existe-t-il d'autres causes moins logiques, mais parfois non moins propres à produire de grandes crises dans certaines organisations? Nous l'ignorons.

« J'avais vieilli neuf ans dans l'incrédulité, » dit M. Lacordaire, lorsque j'entendis la voix de Dieu qui me rappelait à lui. Si je recherche au fond de ma mémoire les causes « logiques de ma conversion, je n'en décou-

(1) M. Lacordaire est le cadet des trois frères, dont un est ingénieur en chef des ponts et chaussées, et dont l'autre a embrassé, je crois, la carrière militaire.

(2) Je ne me permets de donner ces détails que parce que M. Lacordaire a lui-même parlé plusieurs fois dans le même sens de cette première époque de sa vie.

vre pas d'autres que l'évidence historique et sociale du christianisme, évidence qui m'apparut dès que l'âge me permit d'éclaircir les doutes que j'avais respirés avec l'air dans l'Université... Du reste, ajoute un peu plus loin M. Lacordaire, la foi est un mystère de la volonté où l'esprit ne joue qu'un rôle infé-

rieur (3). Ici commence pour M. Lacordaire une nouvelle vie; mais ce n'est pas la paix, l'obscurité, le repos de l'esprit qui l'attendent dans la carrière du sacerdoce; c'est au contraire le bruit, le combat, l'orage intérieur et extérieur; la même ardeur belliqueuse qui l'animait incrédule l'embrasera croyant. La foi ne fera que changer la direction de cette nature essentiellement révolutionnaire; l'homme se débatta dans le prêtre, et le prêtre dans le siècle, et il y aura des luttes, des transformations soudaines, des tentatives audacieuses suivies de recules imprévus un flux et un reflux continu d'idées, depuis la sortie du séminaire jusqu'à ce dimanche de l'hiver dernier, où dix mille personnes se pressaient dans l'enceinte de Notre-Dame, pour voir surgir d'un froc de Dominicain une tête pâle et amaigrie, des yeux noirs et étincelants, et entendre une voix fièle et vibrante professer l'histoire de France au point de vue catholique, apostolique et romain.

Avant de suivre ce prêtre éloquent dans un développement de faits et d'idées plus brillant que logique, qu'on me permette une réflexion générale.

M. Lacordaire m'a toujours fait l'effet d'un anachronisme, et c'est ainsi que je m'explique son originalité, son talent, son succès, et en même temps son impuissance, car je ne crois pas à la puissance réelle de M. Lacordaire. S'il eût vécu à une de ces époques où le papauté, tenant d'une main le flambeau spirituel, et de l'autre le glaive temporel, enseignait, remuait et menait le monde, il eût été peut-être un Pierre l'Ermitte ou Saint-Bernard; papes, rois et peuples, n'ayant alors qu'une seule et même croyance, une seule et même idée dans laquelle se résumait toutes les autres, sa parole, expression de cette idée, n'eût pas été pour ceux-ci un objet de critique et d'examen, pour ceux-là un plaisir ou une oraison, une émotion fugitive du cœur; elle eût été un levier pour tous, et tous se seraient levés pour la traduire en acte.

S'il eût vécu plus tard, aux temps de la *glorieuse et sainte Ligue*, pour me servir de ses expressions, il eût éclipé tous ces tribuns enroués, les Rose, les Poncet, les Bouquier, les Lincoste poussant du haut de la chaire le cri de mort aux huguenots *suscités par le diable* (comme le disait M. Lacordaire lui-même, en l'an de grâce 1842), ou ameutant le peuple de Paris contre le tyran Henri de Valois, « ce teigneux, » et le Béarnais, « ce fils de Satan. »

Plus tard encore, quand la vieille monarchie se mourait appuyée sur une aristocratie séculière et une aristocratie sacerdotale également corrompues, il y avait place pour un Père Bridaine venant planter une tête de mort au milieu de toutes ces corruptions, et prophétisant la vengeance de Dieu dans les premiers et sourds grondements de la tempête révolutionnaire.

(3) *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, p. 159 et 160.

Mais aujourd'hui que l'expiation a été large et complète pour tous; aujourd'hui que la Révolution a fait table rase de tous les pouvoirs politiques du passé; aujourd'hui que l'autorité religieuse, associée depuis dix siècles à toutes les passions, à toutes les grandeurs, à toutes les faiblesses des hommes, a vu, pendant trois cents ans de décadence progressive, disparaître un à un tous les débris de sa puissance terrestre; aujourd'hui qu'elle a dû rentrer nue dans les limites du sanctuaire, où elle a retrouvé, avec les traditions de la primitive Eglise, cette parole du divin Maître: « Mon royaume n'est pas de ce monde; » aujourd'hui, enfin, que l'ère politique du catholicisme est close, et qu'il s'agit pour lui de commencer une vie nouvelle, c'est un bien chimérique labeur que de tenter de lui rendre son existence antérieure, en l'appelant, soit à marcher en tête des peuples vers les révolutions et les aventures, soit à faire rebrousser chemin au temps, et à lutter de front contre tous les résultats politiques et philosophiques des trois derniers siècles. Au fond de ces deux systèmes successivement adoptés par M. Lacordaire, et qui, s'ils diffèrent essentiellement par les moyens, sont identiques par le but, il y a le même anachronisme, et par conséquent la même impuissance.

Les curés de village ont un autre système, et ce n'est peut-être pas le plus mauvais. Etrangers aux passions, aux ambitions, aux idées éphémères du temps, ils s'efforcent d'asseoir au foyer domestique la doctrine de Jésus-Christ, destinée à le purifier et à l'embellir; ils prêchent aux hommes des préceptes applicables à toutes les époques, à tous les lieux, à tous les partis, à tous les gouvernements, et ils s'appuient sur cette maxime éternelle de dévouement et d'amour compatible avec toutes les lumières et toutes les libertés: « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. »

Cette humble et pacifique méthode de restauration religieuse ne pouvait convenir aux esprits ardents du catholicisme; ceux-là, qui rêvent le retour de la suprématie de la papauté sur le monde, veulent que la révélation interviene dans le mouvement politique et philosophique de l'époque, soit pour s'en emparer en s'y associant, soit pour le réprimer et l'anéantir. Voyons comment M. Lacordaire est allé de l'un à l'autre système; comment il a passé du catholicisme expansif et aventureux de M. de La Mennais au catholicisme rétrograde et compressif de M. de Maistro; comment, après avoir admis, conjointement avec M. de La Mennais, en 1830, l'existence de deux ordres de choses, l'un désolésisme absolu pour tout ce qui tient au dogme, l'autre de liberté également absolue et ne relevant que de la raison humaine, il en est venu à écrire que la raison humaine ne se suffit à elle-même dans aucun ordre de choses (4).

(4) *Lettre sur le Saint-Siège* (1833). Les sermons de M. Lacordaire et c'est là sans doute ce qui fait leur originalité et leur succès à l'égard d'un assemblage brillant et politique d'idées et de formes disparates et hétérogènes il est difficile de se faire par eux une idée nette de ce que veut le prédicateur. Dans quelques uns de ses rares publications M. Lacordaire est plus explicite, notamment dans celle que nous venons d'indiquer, et sur laquelle nous reviendrons.

DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.

Ces sociétés créées dans l'intérêt et l'avancement de l'agriculture sont d'une utilité première; chacun est donc pour ainsi dire, obligé de faire son possible pour leur donner toute la stabilité désirable, et travailler à leur perfectionnement. Tous les cultivateurs doivent s'empresser de contribuer aux fonds; car ils en retireront des avantages certains et immédiats. Nous comptons trop sur le bon sens des cultivateurs de ce comté, pour douter un instant que les directeurs de l'association n'aient pas toujours à leur disposition des moyens amples de rémunération; les intérêts de tous y sont trop intimement liés. Mais notre but aujourd'hui, n'est pas de parler de la nécessité de faire des fonds; nous sommes trop convaincus des bonnes dispositions de chacun, pour nous y arrêter; mais notre but est de discuter la manière dont ces fonds seront distribués. Dans les sociétés des comtés voisins une partie des fonds sont divisés en grand nombre de petits prix, afin de retribuer tous les objets qui intéressent l'avancement de l'agriculture. Nous, nous croyons que cette multiplicité de petits prix ne peuvent pas amener le résultat désiré. Par exemple, on offrira \$8 pour celui qui exhibera le plus beau mouton. Eh bien! selon nous, loin que cette offre soit un appât capable d'induire le cultivateur à faire des efforts pour améliorer la race de cet animal, elle ne contribuera qu'à le dégouter des sociétés d'agriculture ou tout au plus, ne l'indura pas à faire des efforts et s'imposer des peines, pour mériter le prix. Pour avoir un beau mouton dans ce pays, il faut l'acheter à l'étranger: les moutons du pays sont d'une pauvre et faible nature; et pour l'acheter, et le faire venir des pays étrangers, \$8 n'est pas un appât suffisant. Si le compétiteur ne l'achète pas de pays étranger, il lui faut en améliorer la race, faire des dépenses extra d'entretien, lui prodiguer des soins spéciaux; puis des pertes de temps qui ne peuvent être compensés par \$8. Admettons, même, que par un hasard heureux, par un jeu de la nature, ou sans aucun soin, un cultivateur de Yarmaliche ou de Maankongé, possède le plus beau mouton; ce qui pour \$8 qu'il voltera ce mouton, en ville, perdra son temps pour l'y conduire et pour assister à l'exhibition, faire la dépense du voyage et celle que le vainqueur fait presque toujours lors de son triomphe! Non! cela serait absurde; et de moins, il est impossible de le supposer chez le bon cultivateur, qui est économe et de son temps et de sa bourse. Ainsi ces petits prix ne peuvent atteindre le but cherché et désiré, qui est d'exciter l'émulation et la compétition chez tous les cultivateurs. Donc le système usité ailleurs est vicieux puisqu'il ne peut remplir l'objet en vue et le but des associations. Nous savons par l'expérience que tous les gouvernements employent pour obtenir des découvertes dans les sciences et dans les arts, le stimulant des récompenses larges et grandes; et que presque toujours ce moyen a été efficace et a produit des résultats heureux et immenses. Nous conseillons, aux messieurs directeurs de la société, d'adopter, en diminuant le même système et nous leur prédisons des résultats immenses dans l'intérêt et l'avancement de l'agriculture. Voici notre suggestion que nous leur soumettons avec toute la déférence possible: Les directeurs

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LES HEURES DE CAPTIVITÉ DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Mystères de Sainte-Hélène.

UNE SOIRÉE LITTÉRAIRE A LONG-WOOD.

On a considéré Napoléon, jusqu'à présent, comme capitaine, comme administrateur, comme législateur, comme politique, et enfin comme souverain; mais il n'était encore venu à la pensée de personne de le montrer comme écrivain, comme auteur, en un mot comme homme de lettres. C'est une lacune que nous allons essayer de remplir en initiant nos lecteurs à une des fréquentes soirées de Sainte-Hélène, où l'illustre captif, dans son petit salon de Long-Wood, jetait avec profusion les trésors d'une mémoire immense, les préceptes d'un goût sûr, et les aperçus ingénieux d'un esprit original, auquel rien n'était étranger dans le vaste domaine de la philosophie, de l'histoire et de la littérature, même étrangère.

Sans compter le *Mémoire* couronné par l'Académie de Lyon en 1788; la *Lettre à M. Malét-Buffalo*, député de la Corse, à l'Assemblée constituante; le virulent opuscule du *Souper de Beaucaire*, et enfin l'*Histoire civile, morale, politique et militaire de la Corse* (1), dont

(1) Cette lettre, au législateur Buffalo, fut publiée à Dole, par M. Joly, imprimeur. Napoléon n'était alors que lieutenant d'artillerie et tenait garnison à Auxonne. Quelques mois après cette publication, le jeune lieutenant fut M. Joly à venir le voir pour traiter de l'impression de son *Histoire de la Corse*; cet ouvrage devait avoir deux volumes, et M. Joly se rendit à l'invitation. « M. le lieutenant Bonaparte, » dit lui-même M. Joly, dans une lettre

il ne reste malheureusement que quelques fragments dans les rares journaux qui se publiaient alors en France, n'avons-nous pas des ouvrages bien autrement populaires sortis de la plume de Napoléon? Ses rapports au Directoire comme général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Orient, sont des modèles de laconisme et de précision, où les questions politiques sont envisagées et traitées avec une sûreté de vues et une limpidité d'expressions remarquables. Ses instructions militaires à ses lieutenants en Italie, en Egypte, en Allemagne, en Espagne, en Russie, et surtout pendant la mémorable campagne de France en 1814, sont des chefs-d'œuvre de perspicacité gouvernementale. Ses bulletins de la Grande-Armée, enfin ses proclamations à ses soldats, ne sont-ils pas comparables à ce que l'antiquité nous a laissés de plus sublime et de plus saisissant en ce genre? Ce sont des monuments impérissables de style guerrier et de poésie martiale. Nul, mieux que Napoléon, ne savait toucher la fibre du soldat; nul, plus que lui, en aucun temps et chez aucun peuple, n'eut le secret de rompre les masses avec moins de mots; mais aussi qu'elle impétuosité, quelle noblesse héroïque dans ses harangues, ou plutôt dans ses comptes-rendus de ses opérations militaires! Le vieux duc de Brunswick disait, en parlant du style de Napoléon: « Cet homme-là écrit avec le bout d'une baïonnette trempée dans de la poudre à canon. »

Toute triviale que semble à la pensée cette appréciation, elle est juste, vraie, complète. I

imprimée, adressée au bibliothécaire de la ville, occupé au pavillon de l'arsenal, une petite chambre, n'ayant pour tous meubles qu'un mauvais lit sans rideaux, une table placée dans l'embrasure de la fenêtre et chargée de livres et de papiers, et deux chaises. Nous fûmes d'accord sur le prix de l'impression du livre; mais, au moment de me soulever, M. de Bonaparte regarda l'ordre du ministère quitter Auxonne pour renforcer l'armée destinée à reprendre Toulon, et je ne pus imprimer son ouvrage.

fait avoir vu l'effet que produisait sur les vieux compagnons de sa gloire une proclamation de l'Empereur, les devant le front d'un régiment, pour s'en faire une idée. Ces paroles métaphoriques, ces grandes images, inattendues comme la foudre, s'entendaient dans tous les cœurs et exaltaient toutes les âmes. On se sentait grandir quand ce breuvage, bien autrement puissant que celui de Circé l'enchanteresse, inondait, après s'être infiltré par l'oreille, le cœur et l'âme de ceux qui ne pouvaient s'en rassasier. Alors quels frémissements, quelles fanatiques émotions n'éprouvaient pas les vieux comme les jeunes soldats lorsqu'ils étaient assez heureux pour entendre ces paroles de flamme prononcées par la bouche même de celui qui en était l'auteur!

Comme orateur, Napoléon n'était pas moins remarquable que comme écrivain. Sans avoir une facilité d'élocution comparable à celle de nos législateurs de nos jours, la noblesse du geste, unie à l'accent sévère ou flatteur de la voix, et à la majesté de la pose, faisaient le rite. Ceux qui l'ont entendu parler dans les séances du conseil d'état, qu'il présidait presque toujours étant consul; ceux qui l'ont écouté dans les comités secrets de l'Institut, dont il était membre lorsqu'il n'était encore que général en chef, et ceux qui ont assisté aux ouvertures des sessions du corps législatif, et aux réceptions diplomatiques des Tuileries, s'accordent à déclarer que rien n'était plus enivrant que sa parole. Enfin, ceux qui se souviennent de l'avoir vu et entendu converser dans le monde, avant sa grandeur, avouent également que rien n'était plus aimable et poliment original que son langage.

A Sainte-Hélène, Napoléon recueillait avec usure toutes les consolations que les études de sa jeunesse lui avaient réservées. Les heures de l'exil sont lentes à passer, et si l'illustre proscribit n'avait pas eu dans son cœur et dans sa mé-

moire des souvenirs capables de le distraire, sa chaîne lui eût semblé plus lourde, et sa captivité plus dure. Les rois, descendants du trône par le seul fait de leur volonté, se passent, à la rigueur, des jouissances de l'imagination; ainsi, après leurs abdications, Dioclétien, cultivant des fleurs dans les jardins de Salone; Charles-Quint, dans le couvent de Saint-Juste, s'occupant de controverses; Casimir, roi de Pologne, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, à Paris, dont il était abbé, consacrant exclusivement ses soirées à la pêche, pouvaient bien attendre patiemment l'heure inévitable où les maîtres de la terre vont rendre compte au souverain du ciel, des actes de leur puissance éphémère; mais il n'en était pas ainsi de Napoléon: ce n'était pas le dégoût des affaires publiques, ce n'était pas la lassitude des batailles qui avaient fait descendre du trône ce nouveau Charlemagne; quand les boulets anglais et prussiens de Waterloo vinrent briser le sceptre dans ses mains, il était arrivé à cet âge où César commandait à l'univers, à cet âge où Charlemagne, son modèle, plantait sur tous les points du monde connu l'étendard de la France. L'esprit de Napoléon était encore accessible à toutes les entreprises, et son génie brillait toujours du plus vif éclat. Il fallait donc à cette prodigieuse organisation, qui se dévorait elle-même, des aliments qui pussent lutter contre les assauts incessants d'une imagination comme la sienne. L'empereur trouva cette pondération dans la littérature qu'il avait cultivée dans les beaux jours de sa jeunesse, il l'appela à son secours, et cette littérature vint à lui comme une fée bienfaisante, pour apaiser ses douleurs et conjurer ses ennuis.

En effet, il ne se passait guère de semaine sans que Napoléon ne consacrait une ou deux soirées à une lecture, faite à haute voix, des grands écrivains de notre langue. D'ordinaire, c'était M. le comte de Montholon, le grand ma-

réchal, ou même M. de Las-Cases, tant qu'il demeura à Sainte-Hélène, qui faisaient cette lecture. Puis Napoléon prenait la parole pour faire des remarques sur le texte qu'on lisait, et ses commentaires étaient tous marqués au coin de la raison et de l'originalité. N'était-ce pas un admirable spectacle que celui d'entendre l'Empereur rendre hommage à Bossuet, à Corneille, à Molière, à Lafontaine, et incliner son front, naguères chargé de tant de couronnes, devant les princes de la littérature?

Ces réunions littéraires commençaient vers les neuf heures du soir, après le dîner de l'Empereur, et se prolongeaient, souvent jusqu'à minuit; c'était l'instant de la retraite, et, sauf quelques exceptions, on ne dépassait guère cette heure dans le salon: seulement, lorsque Napoléon voulait avoir une conférence particulière avec quelqu'un de ses compagnons, son premier valet de chambre, Marchand, faisait passer le personnage dans le cabinet particulier de Napoléon, où ce dernier, après avoir congédié ses hôtes, venait le retrouver, et causer avec lui jusqu'à une heure du matin, et quelquefois plus tard; mais nous le répétons, ces *parties* n'étaient pas communes, et la règle de Long-Wood était de rentrer chacun chez soi à onze heures; c'était ce que Napoléon appelait en badinant, l'*heure du couvre-feu*, et souvent il en donnait lui-même le signal en frappant sa tabatière contre la pincette, dont il était toujours armé, lorsqu'il s'essayait au coin de la cheminée.

On variait les lectures dans une même soirée ainsi, par exemple, on commençait par lire, soit un fragment du *Petit-Carême de Massillon*, soit un chapitre de *Montesquieu* ou de *Condillac*, ou de *Rousseau* ou même de *Buffon*; mais on terminait toujours par un poète, un acte de *Nicomède*, quelques scènes du *Cid* ou de *Tartuffe*, ou bien enfin une *fable de La Fontaine*, ou bien encore un chant de l'*Enéide*, traduite par Delle